

Galerie des jours
de lune

—
Metz

« J'AI
800
ANS »

Pauline Bazignan
Emilie Benoist
Agathe Bokanowski
Sylvie Bonnot
Mauro Bordin
Bernard Calet
Coraline De Chiara
Maxime Coeur
Alix Delmas
Laurence Gossart
Virginie Hucher
Cathy Jardon
Frédéric Lecomte
Marc Molk
Miquel Mont
Olivier Nottellet
Aida Schweitzer
Soizic Stokvis
Jeanne Susplugas
Cyril Tricaud

13 mars
↓
14 septembre
2020

Exposition

«J'AI 800 ANS»

Du 13 mars au 14 septembre 2020

Présentation : le dimanche 15 mars à 15heures

weac : 13-14-15 mars 2020

galerie
des jours
de lune

5 rue de l'Arsenal
57000 Metz

CONTACT : Viviane Zenner
viviane.zenner@orange.fr
mobile : 06 72 94 62 36

Artistes présentées :

—
Pauline Bazignan
Emilie Benoist
Agathe Bokanowski
Sylvie Bonnot
Mauro Bordin
Bernard Calet
Coraline De Chiara
Maxime Coeur
Alix Delmas
Laurence Gossart
Virginie Hucher
Cathy Jardon
Frédéric Lecomte
Marc Molk
Miquel Mont
Olivier Nottellet
Aida Schweitzer
Soizic Stokvis
Jeanne Susplugas
Cyril Tricaud
—



Exposition

« J'AI 800 ANS »

Du 13 mars au 14 septembre 2020

Présentation : le dimanche 15 mars à 15 heures

weac : 13-14-15 mars 2020

« J'ai 800 ans » est une exposition initiée par Viviane Zenner pour la galerie des jours de Lune et se déroulera du 13 Mars au 14 Septembre 2020. Elle s'inscrit également dans le cadre du Week-End d'art contemporain Grand Est. Cette proposition rend compte d'un certain état, tout subjectif soit-il, des pratiques de la création contemporaine.

Les praxis spécifiques qui la traversent et la fondent, se trouvent ici réunies en tentant d'en couvrir un champ suffisamment large, et loin d'être un simple inventaire. L'exposition se veut réactive. Le titre pose en lui les enjeux sous-jacents qui s'immiscent à chaque confrontation avec la cathédrale de Metz. Le contact avec elle passe par la vision mais la vue est-elle l'unique sens mis en œuvre ?



<https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/le-programme-des-festivites-des-800-ans-de-la-cathedrale-de-metz-1559842129>

Exposition

« J'AI
8 0 0
ANS »

Pauline Bazignan, 29,5x24, toile



Photos : Rebecca Fanuele

Pauline Bazignan agit en créant et crée en agissant. Son corps bouge. Elle danse. Elle habite l'espace. J'envie aux plasticiens leur corps, leur élan, leurs mains. Quand j'écris, seules mes mains bougent. Mes épaules se raidissent, j'oublie de respirer. Pauline semble animée des quatre éléments qu'elle met en œuvre : l'air, l'eau, le feu, la terre. Ses pieds tiennent le sol à distance, elle semble à la fois ancrée et aérienne. L'eau, elle la fait couler sur ses toiles – c'en est presque alarmant, est-ce que tout va disparaître ? Le feu – elle met le feu à ses sculptures, que fait-elle ?

« Mes tableaux apparaissent avec l'eau, mes sculptures apparaissent grâce au feu. » Cette destructrice est une créatrice. Nos alarmes, elle les apaise. Contempler son travail c'est entrer dans le calme. Un calme venu après on ne sait quoi d'obscur et dangereux, un ravage – mais le calme.

En chaussons qui semblent de danseuse, la ballerine peint. Elle manie les pinceaux dans une chorégraphie de tous les possibles – à deux mains, à pleine brassée, en cercle, en ciseaux, en jets. Peindre c'est d'ordinaire accepter deux dimensions, être « à plat » ; mais Pauline Bazignan, un jour, vit couler la peinture sur une de ses toiles, et cette petite catastrophe de la gravité, elle en fit sa force. Elle en fit sa tige. Elle peint autour d'un premier point, fixe, et de cette tige, droite. Les deux axes furent d'abord, sous ses mains, des mouvements. Comme disait Louise Bourgeois : « Il y a toujours une lutte au finish entre l'artiste et son matériau : parfois cela donne un résultat visible, le plus souvent il n'y a pas de résultat mais on y gagne une expérience. » De mémoire, on voit chez Bazignan ce qui semble être le résultat de multiples expériences et d'essais. On sent aussi chez elle une acceptation de l'invisible ; et même un désir de l'invisible, paradoxalement, pour donner à voir

On pense à des fleurs mais il y a autre chose... Des étoiles, des météorites... quelque chose qui aurait laissé une trace après une fugace éclosion... explosion... fugace mais pourtant toujours là, sous une autre forme... dans la blancheur et la légèreté... la légèreté de la mémoire... Tout l'inverse d'un devoir, car ce qui est léger n'est pas moins important, ou grave, car c'est d'abord une question de style... Peintre de la gravité à tous les sens du terme, Pauline Bazignan ne nous impose jamais aucune leçon. Elle peint « de mémoire » au sens où elle travaille la mémoire des gestes et des formes : son matériau même en est travaillé. Ce n'est pas la mémoire des archives ou de l'enregistrement automatique, c'est la mémoire humaine et faillible du vécu, ici le vécu de la création. Comme on l'entend dans l'expression « de mémoire » : avec les hasards, les erreurs possibles, le jeu, la nuance. L'œil nous regarde mais sans menace. Le météore s'abat mais il n'écrase rien, il apporte

la vie, comme on le sait en sciences : l'eau vient des météorites, de leur pluie sur la Terre.

Planète tournoyante... Vie... cycles... coulure... larme et sang... larme de joie et sang de naissance... accidents... ancrage dans les profondeurs... Sculptures de terre liquide, à l'intérieur d'écorces d'orange... Bazignan brûle l'écorce ; alors la sphère, accidentée, rainurée, granuleuse, apparaît en négatif : petites capsules de temps que ces fruits à la fois réduits en cendre et recréés, incertains mais solides... De mémoire, c'est aussi Pompéi : le plâtre a révélé l'envers et donc la silhouette d'êtres disparus, leur gestuelle, leur singularité... Comme par un autre côté du regard, qui donnerait accès à ce qui est perdu. « Seul est nôtre ce que nous avons perdu », disait Borges, aveugle, en se souvenant des couleurs.

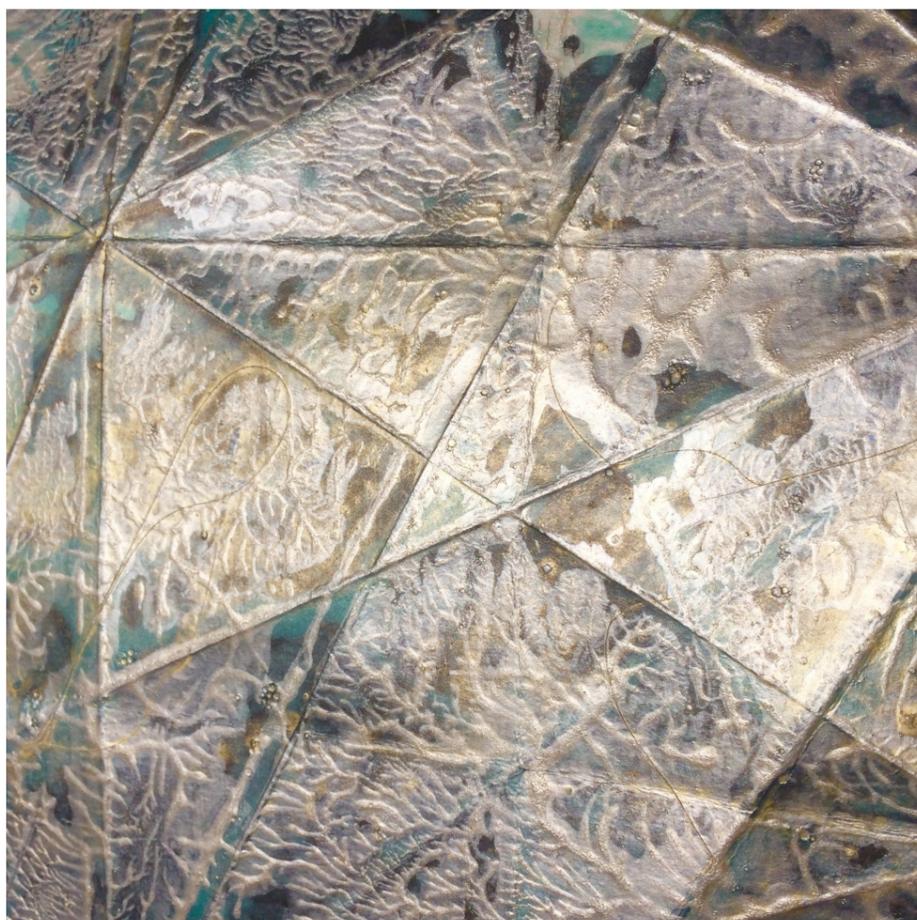
Pauline Bazignan semble peindre ce qui resterait d'un tableau... Destruction par l'eau... trace d'une action... souvenir... Ce que nous voyons serait un tableau de mémoire, comme une mémoire de l'eau... où apparaîtrait parfois en dernier la trace de ce qui s'est passé en premier... En ce sens Bazignan est l'héritière d'une tradition déjà longue. Les contemporains de Turner faisaient part de leur stupéfaction en voyant le maître détremper ses toiles avant de peindre, puis les détremper encore après... ou les enduire d'un vernis de sa composition, jusqu'à liquéfier les lignes et flouter encore le flou... Objet de moqueries, Turner fut le pionnier de ces artistes dont descend Bazignan : ceux pour qui il ne suffit pas de peindre, mais qui agissent en peignant, grands aspergeurs à la Pollock, grands frotteurs de toile à la Klein. « Mes tableaux ne sont que les cendres de mon art » disait Yves Klein en 1959. Marguerite Duras, dans les mêmes années, décrivait son livre *La Maladie de la mort* comme « ce qui resterait après un livre ». Pauline Bazignan, dans cette tradition du tableau qui reste après le tableau, injecte pourtant de la vie dans le risque du désert. Le tellurisme, l'humidité, le poids, la flamme, l'averse, le flot, font corps dans ses toiles et ses sculptures. Si la trace des éléments ravageurs demeure, Bazignan est curieusement dans le don et même dans le plein. Sa blancheur est généreuse, ronde et sensuelle. Ses fleurs irradiant. Ses yeux ouvrent. Ses tiges d'apparence fragiles font pourtant monter la sève dans ces tableaux d'abord comme vidés. Il me semble qu'il y a là un geste très contemporain, et peut-être féminin, si l'on accepte le féminin chez l'homme, et le masculin chez la femme. Il y a chez Bazignan la force d'une mythologie intime, qui se passe de mots et passe par tout son corps, dans une danse avec les éléments.

Marie Darrieussecq

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Emilie Benoist



Pour les 800 ans de la cathédrale, je créé...

Une forme fossilisée dite « géobiologique », issue du lieu et des stigmates du monde vivant à l'échelle invisible. Une cartographie imaginaire, pliée, dépliée qui oscille entre l'« apocalypse première » et la « genèse finale ». Constituée de strates bioluminescentes, elle mélange plusieurs temps, n'en forment qu'un et coexistent.

(...) De plis et de déplis, il est d'ailleurs très fréquemment question chez Emilie Benoist : la technique de l'origami, qu'elle utilise, dans les séries Biominéral ou Treize Diamants entre autres, pour construire de savantes architectures de papier, révèle ici d'impossibles cristallisations, des espaces-temps alternatifs dont chaque facette contiendrait peut-être la trace de ces mondes, devenus soudain minéraux, métaux, ou un étrange intermédiaire entre toutes ces transitions de phase. Ce sont en quelque sorte des cristallisations entropiques, formées parfois des détritiques que nous laissons à l'abandon, évoluant vers une matière inconnue, dont la temporalité est impossible à déterminer : ils donnent à imaginer une extra-terrestrialité sédimentant la Terre depuis son origine, formant avec elle un « hyper-objet » s'étendant bien au-delà d'un espace-temps mesurable linéairement. Car tous les commencements sont rétroactifs : pour Graham Harman, l'un des théoriciens de l'Ontologie Orientée Objet (2), un « objet » est comme un rétrovirus, qui injecterait son ADN dans tous les objets qu'il rencontre. Le « monde » s'étend ainsi dans l'espace et le temps bien au-delà

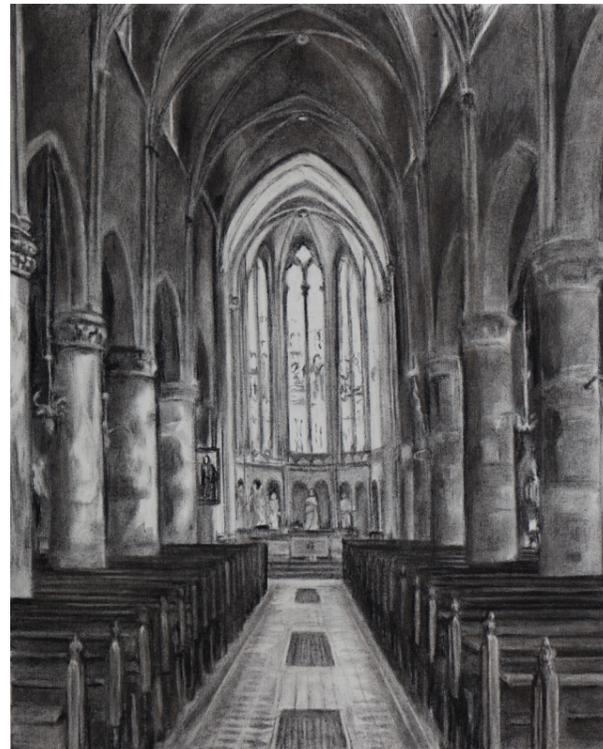
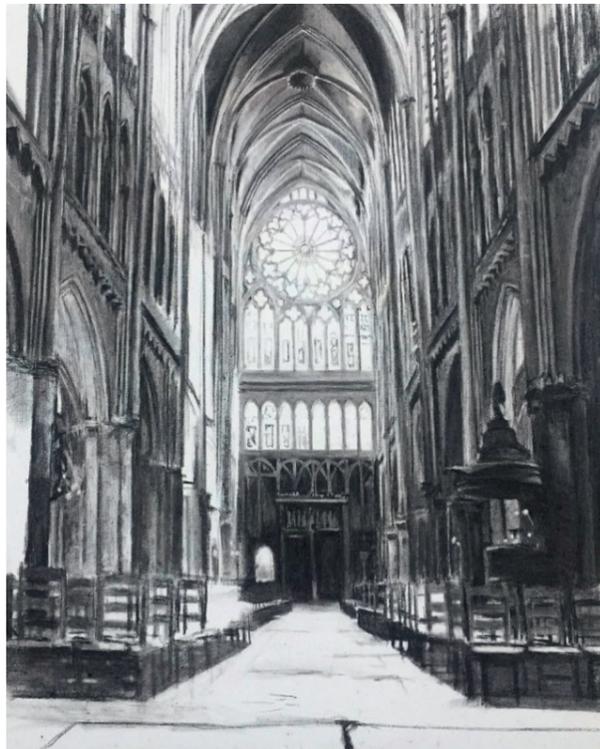
des limites que nous pouvons voir, toucher ou même appréhender conceptuellement ; c'est ce qu'Emilie Benoist semble évoquer dans sa série Les Mondes, mélangeant l'archive du temps humain, incarné par les exemplaires du célèbre journal, à l'idée d'une archive immémoriale du monde : préhistorique et future, comme les oeuvres du minimalisme américain lus par Smithson (3) — des outils tribaux échoués sur un rivage futur, non encore érigé et pourtant passé. On mesure combien l'uchronie se situe au coeur du travail de l'artiste, et il n'est pas étonnant que les déplacements de forme, de temporalité, d'espaces glissant et agissant les uns sur les autres constituent la région mentale dans laquelle flotte ses oeuvres, une hyper-topologie non euclidienne, obéissant à une mathématique secrète des angles, une géométrie alien même lorsque celles-ci prennent la forme d'un solide ordonné : comme si les dimensions supplémentaires d'un monde invisible s'étaient brusquement refermées, cachée sous la carapace fragile d'un organisme ou d'un organon inclassifiables. (...)

Extrait Géobiologies d'un territoire mycellaire de Victor Mazière
/// 2020 : Le champs des possibles, centre d'art l'arTsenal , Dreux
/// 2019 : Jardinons les possibles, Les Grandes Serres, Pantin
/// 2018 : A Hole in Time, CAC La Traverse, Alfortville /// 2017 : Kunst Shorle, Projektraum Ventilator, Berlin
/// 2016 : Le monde sous silence II, Manuella éditions, Paris
/// 2015 : Le monde sous silence, centre d'art image- imatge, Orthez
/// 2014 : Etrange Nature, centre d'art Le pavillon blanc, Colomiers
/// 2013 : L'arbre de vie, Collège des Bernardins, Paris

Exposition

«J'AI 800 ANS»

Agathe Bokanowski, *Cathédrale de Metz*, fusain sur toile,
Basilique Saint Vincent de Metz, fusain sur toile, 82 X 66 cm



Agathe Bokanowski est diplômée de l'école des Arts Décoratifs de Paris.

Elle dessine et peint les lieux qu'elle fréquente ou qu'elle traverse, et ses proches. S'y ajoutent parfois des images trouvées sur internet ou ailleurs.

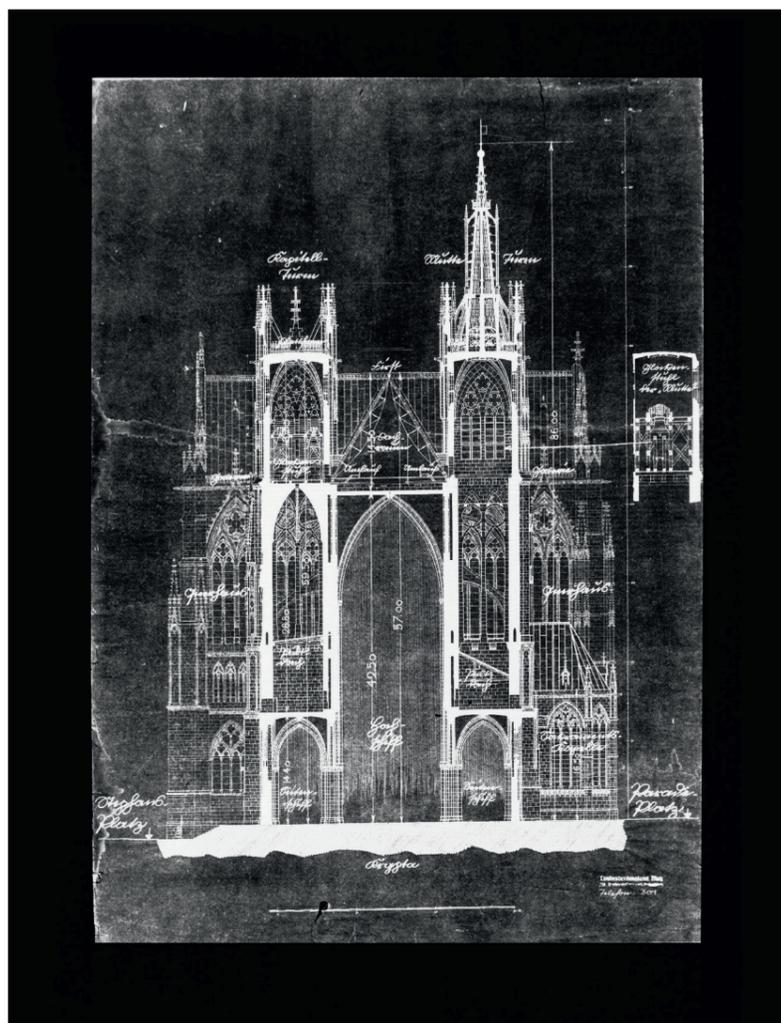
En assemblant ces images en «scènes» composites, en paysages mentaux, ou en interprétant des photographies telles quelles, il s'agit toujours pour elle d'appréhender les espaces et leurs occupants.

Au delà des notions de territoire et d'identité, ce sont les affects, les mythes, ainsi que la mémoire des lieux et des individus qui entrent en jeu.

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Sylvie Bonnot, *Mue Barbue Mutte I*,
Photographie N&B, gélatine argentique transposée sur papier Arches, 117 x 90 cm,
œuvre unique



Les Mues Barbues s'inscrivent dans la continuité d'un procédé expérimental consistant en transposition de la gélatine argentique de tirages photographiques vers d'autres supports. Ces nouvelles pièces trouvent leur origine dans le fonds des Archives Municipales de la Ville de Metz.

Initialement c'étaient les vues du grand incendie de la cathédrale qui étaient recherchées puis ces plans se sont imposés comme une évidence, de part la matérialité exacerbée qui transparassait même dans ces scans à plat que dans le tracé des dessins techniques. Une recherche au long cours relative à l'épuisement du document d'archive, principalement développée avec l'Observatoire de l'Espace du CNES (Paris) a permis d'aborder d'une nouvelle façon les trames de la Cathédrale Saint-Étienne. J'ai cherché à créer un visuel hybride dans sa temporalité, en multipliant les couches de modifications et en intégrant le pixel dans la fibre de l'image, dans les trames des dessins et gravures d'origine.

Il en résulte des photographies étranges, des palimpsestes fantomatiques. Leur aspect quasi iridescent, respecte et transfigure ces documents. Le travail de la « mue » permet un nouveau devenir à plans de coupe, devenus photographies, toutes ayant trait la tour de la Mutte. Le support choisi pour ces nouvelles productions est un papier épais, permettant une rigidité au mur et une observation à nue des plissements de la membrane. La gélatine se déploie en plein format, les bords barbus et le procédé lui-même offrent une nouvelle approche de cette archive et donc de l'histoire du site.

Sylvie Bonnot, née en France, 1982 - vit et travaille en Saône-et-Loire. Ses expositions personnelles récentes incluent : Derrière la Retenue, Fondation Facim et EDF Hydro Alpes, Savoie (2019), Le Baïkal Intérieur au Bleu du Ciel, Lyon (2018), Contre-Courants, avec le Musée de La Roche-sur-Yon au Cyel (2018) et au Musée de Mâcon (2016-2017).

Son travail figurait dans les expositions collectives Mobile/Immobile, aux Archives Nationales, Paris (2019) et à la Maison de la Photographie, dans le cadre des Transphotographiques Lille (2019), Gravité Zéro, avec l'Observatoire de l'Espace, aux Abattoirs - Musée & FRAC, Toulouse (2018), Zones Blanches, Musée de La Roche-sur-Yon (2018), Making Things Happen - Young Artists in Dialogue et UNSEEN, The Merchant House, Amsterdam (2017 & 2019).

Ses recherches photographiques et plasticiennes ont fait l'objet de plusieurs publications monographiques : Contre-Courants, Nouvelles Éditions Place, Paris, 2016 ; Sylvie Bonnot 5 .1, The Merchant House, Amsterdam, 2017 et Derrière la Retenue, Éditions Actes Sud, Arles, 2017.

Exposition

«J'AI
8000
ANS»

Mauro Bordin, *Soudainement*, 2020, huile sur toile, 130x195 cm



Pour la réalisation de ce tableau j'ai réuni des documents provenant de plusieurs époques : une gravure ancienne de la cathédrale de Metz, plusieurs photos des villes en ruines de la Seconde Guerre mondiale, des illustrations des comètes provenant d'un manuscrit du 16ème siècle et deux reconstitutions d'hommes préhistoriques (Homo Rudolfensis et Homo Erectus).

Le fil conducteur de mon travail est le sacré. Sacré et art ont toujours été intimement liés dans l'Histoire. Le sacré est une sorte d'interface que l'homme invente pour expliquer sa place dans le monde. La morale permet à l'homme de trancher entre le bien et le mal. Le combat entre chaos et ordre (ou bien et mal), compose la scène où se joue le spectacle de l'existence humaine. Mes tableaux sont des mises en scène, parfois dramatiques, parfois ironiques, de ce conflit. Dans les tableaux l'on assiste souvent à un bout de narration. Je laisse imaginer que quelque chose a eu lieu et que quelque chose d'autre est en train d'arriver.

Je travaille sur l'impasse.

Exposition

« J'AI
800
ANS »

Bernard Calet, *Fictional Landscape*, 2019-20 x 27 x 5 cm, Bleu incrustation, dessin au carbone, pierre.



Un dispositif qui sollicite à dessein tous nos sens En résonnance avec les caractéristiques de l'environnement et du contexte, les matières et matériaux utilisés par Bernard Calet pour construire sa pièce sont la pierre calcaire, la mousse végétale, les tubes fluorescents. L'artiste reprend son ouvrage où il l'avait laissé : il redispose les éléments comme on relancerait les dés et réinvestit l'espace en fonction de ses caractéristiques propres, des domaines et enjeux récurrents — l'architecture et le paysage — de sa démarche. Il ne s'agit pas seulement de mettre en place techniquement un dispositif — ce que Bernard Calet sait faire parfaitement —, mais de donner à un agencement une fonction et un sens, c'est-à-dire d'y introduire une pensée incluant une part instinctive ou fictionnelle, variable ou variante dans tous les cas de l'invention réflexive qui se faufile à travers son oeuvre depuis une trentaine d'années. (...) On le constate, Bernard Calet, comme le suggère à juste titre Eva Prouteau, « est doté d'un imaginaire glaneur, qui agrège volontiers références dans la littérature, l'architecture ou l'histoire de l'art, et qui procède par ricochets, glissements et soubresauts

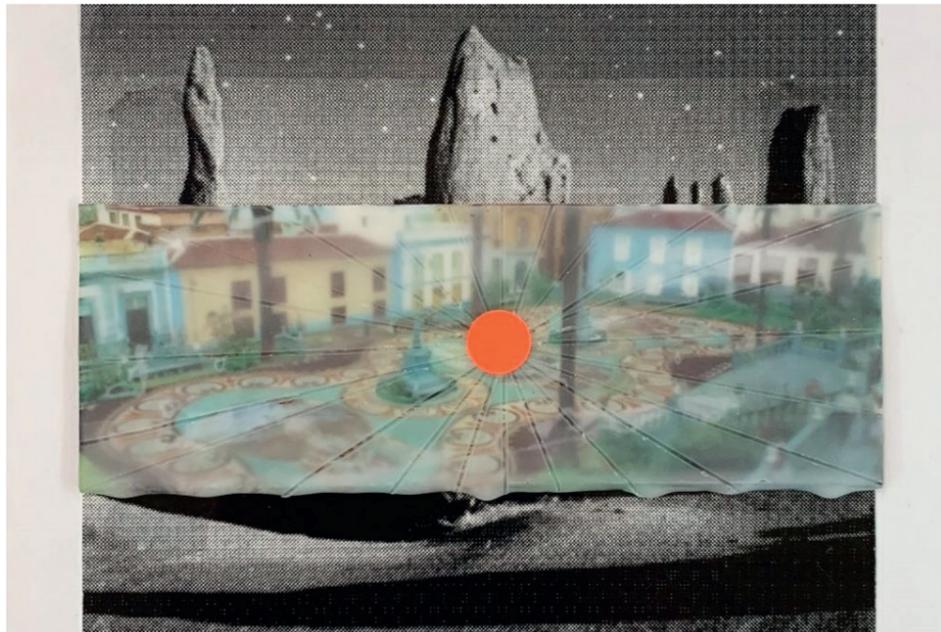
singuliers. » (...) Bernard Calet est délibérément un artiste du contexte, de la mise en tension de l'espace et de ses composants. Ce faisant, « ... il ne cesse, écrit D. Sausset, de nous interroger sur le rapport à l'autre, sur l'idée de communauté et les modalités de construction de nos identités. ». Dès lors, pourrait-on suggérer avec l'humour de Ph. Parreno, « plus besoin de dire Je me souviens ou Ça me rappelle » : il suffit de se laisser porter par le flux d'un dispositif spatial qui sollicite à dessein tous nos sens.

Extraits du texte d'Alain Coulange in *À la fin du jour*, 2017, ENd édition

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Corline de Chiara, *Equinox*, 2018



Elle fait partie de la jeune garde de l'art contemporain en France et elle y tient une place à la fois marquée et singulière. Son travail semble traverser le temps, dans un aller et venue permanent. Des voyages qui ne doivent rien au hasard car l'artiste n'a cessé de fouiller des livres abandonnés, ouvrages grand publics ou scolaires des années 70-80. Et de ces recherches livresques, elle crée une histoire de toutes les époques. Fragments culturels à la dérive, réminiscences de tableaux disparus...ses œuvres semblent témoigner d'une archéologie fictive qui se joue de l'origine de l'image, de sa transformation et de son actualisation. « J'ai établi un processus qui est commun à ma pratique, consistant à trouver un livre ou un document qui va m'interpeller et qui va ainsi me servir d'inspiration pour mes créations. Je vais immédiatement me poser la question de savoir: est-ce que ce document, cette reproduction est fidèle à l'œuvre qui est représentée ? Est-ce que le document fait acte de vérité ? Dans quelle mesure celui-ci peut-il redevenir vérité ? » explique la plasticienne

Exposition

« J'AI
800
ANS »

Maxime Cœur



Maxime Cœur : de l'éco-design pour habiter la galerie

Maxime Cœur développe un intérêt pour divers matériaux de construction et porte son attention sur des objets, rebus, qu'il recueille suite à ses promenades urbaines. Il les détourne, les transforme et leur offre un caractère poétique, une nouvelle vie. Ces éléments combinés ensemble composent de nouveaux mobiliers et objets qui portent l'empreinte du temps tout en ayant un nouvel usage. Le réemploi et le recyclage sont au cœur de la pratique de cet artiste. Sa démarche artistique se fonde sur les trois piliers du développement durable, l'environnement, le social et l'économie. Selon ses projets, Maxime Cœur travaille de façon collaborative en privilégiant les rencontres et le faire ensemble. Chaque trouvaille l'amène à comprendre les matières et à en déployer leurs multiples possibilités d'utilisation.

Les œuvres de Maxime Cœur symbolisent la transition, notre planète en suspens. Elles mettent en lumière le processus de transformation de la matière, sa continuité. L'artiste interroge notre relation aux objets ainsi qu'aux matières usagées et invite à porter un autre regard sur leurs possibles métamorphoses.

Pauline Lisowski

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Alix Delmas, *Entre*, 2019



Entre (2019) est une image extraite d'un corpus d'oeuvres constitué d'une vingtaine de photographies, de dessins, d'une performance et d'une vidéo. « Dès ses débuts, à la fin des années 1990, l'oeuvre plastique d'Alix Delmas se distingue par ce qui va y devenir une topique majeure, un aspect récurrent, comme obsessionnel : déplacer les corps et les paysages – le sien, ceux de ses modèles plus les nôtres, spectateurs (-trices), par analogie – en les positionnant de façon inattendue. L'oeuvre (conçue à partir d'une expérience mise en scène) en l'occurrence, nous confronte à un espace commun, que nous partageons avec l'artiste. Espace appréhendé sous un autre angle de perception et de sensation, espace rendu poétique pour les uns, espace déconstruit pour les autres, dans tous les cas de figure enrichi. »

Extraits de *Corps et milieux repositionnés* de Paul Ardenne parut dans *Captures monographie d'Alix Delmas* édité en 2019 aux éditions LOCO

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Laurence Gossart,

Vénus de Compostelle, ensemble de sept dessins (24x30 cm), mine graphite sur papier, papier de soie, boîte, gants blancs, 2020.

Nuages, nuées, ciels et Cieux, aquarelle sur papier et mine graphite, marouflé sur toile, 33x50 cm, 2019.



Elles sont là, à la galerie des Jours de Lune, au pied de la cathédrale, dans leur écrin de papier de soie, lovées dans le petit coffre de bois qui les recèle. Les valves de mes coquilles Saint-Jacques saluent de leurs petites lignes toutes celles qui les ont précédées dans l'histoire de l'art : un signe à celles qui logèrent dans la douceur de leur intérieur les corps menus des Vénus, un autre à celles dont le surplomb couvre la Vierge tenant l'enfant. Chaque fois elles sont un témoin d'amour ; chaque fois elles abritent un fruit fragile et précieux. Mais ici, c'est à Saint-Jacques le Majeur, à celui qui guide, qui soigne et qui protège qu'elles s'adressent et rendent hommage. Elles pointent aussi de leur présence le fait que la cathédrale Saint Etienne soit sur le chemin de Compostelle : une étape pleine de grâce. Et, dans ce joyaux à l'architecture plurale, que l'on surnomme « la lanterne du Bon Dieu », les vitraux s'illuminent de riches coloris. Mes aquarelles bleues leur rendent un autre hommage. Elles ourdissent des narrations variées de nuages, de nuées, de ciels et des Cieux, et ouvrent le chemin par différents passages à une médiation sur la mémoire des lumières de ce lieu où je revois ces bleus impalpables modeler l'espace et fuir le long des murs de cet édifice de pierre inébranlable.

Laurence Gossart : Artiste, critique d'art, doctorante et enseignante. Prépare une thèse sous la direction de Christophe Viart Végétal et éléments naturels, dessiner, une poïétique de l'attention, à l'Université Paris-I Panthéon-Sorbonne, Institut ACTE. Elle publie dans différentes revues d'art et de sciences humaines (Plastik, Communications Inferno, Point Contemporain, Branded). Son travail d'artiste est régulièrement exposé.

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Virginie Hucher, *Adam et Eve*, 2019, Faïence rouge,
L.30 x l.25 x h.28 cm et L.33 x l.31 x h.28 cm



« Le 6ème jour, Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. » (Genèse 1:27)

Ces deux visages d'argile, tels Adams et Eve, font écho aux textes de la bible, selon lesquels l'homme et la femme auraient été créés en six jours avec un peu de terre. Visages entremêlés de formes qui évoquent pour celui de la femme les pinacles de la cathédrale, dans un style gothique, et pour celui de l'homme, ses voutes, dans un style plutôt roman.

Exposées à la lumière, ces formes ne la laissent pas passer totalement, tout comme les vitraux qui filtrent une partie du flux lumineux; ceux réalisés en 1963 par Marc Chagall sur le bras Nord de la cathédrale, représentent 'la création de l'homme, celle des animaux, la création de la femme, et l'expulsion du paradis'.

A leur échelle, ces deux oeuvres présentent une architecture dont la base tellurique est solide, afin d'assurer la tenue de la partie cosmique de « l'édifice ». Ces édifices semblent enracinées, avec le regard dirigé vers le ciel, comme pour signifier le parfait équilibre entre le ciel et la terre. On peut se laisser aller à l'imaginaire et voir ces bois sacrés dirigés vers le ciel, se mouvoir, se tordre et s'enrouler, allant jusqu'à former des boucles, comme l'écrivait

Verlaine dans son poème Metz, sur sa « cathédrale toute en veloute ». D'autres y verront une couronne d'épines que les années ont finis par adoucir, et les écailles rappellent la dentelle à l'infinie de la cathédrale Saint-Etienne de Metz

Exposition

«J'AI
8000
ANS»

Cathy Jardon, *OT800*, 2019, 80x80 cm, acrylique sur toile



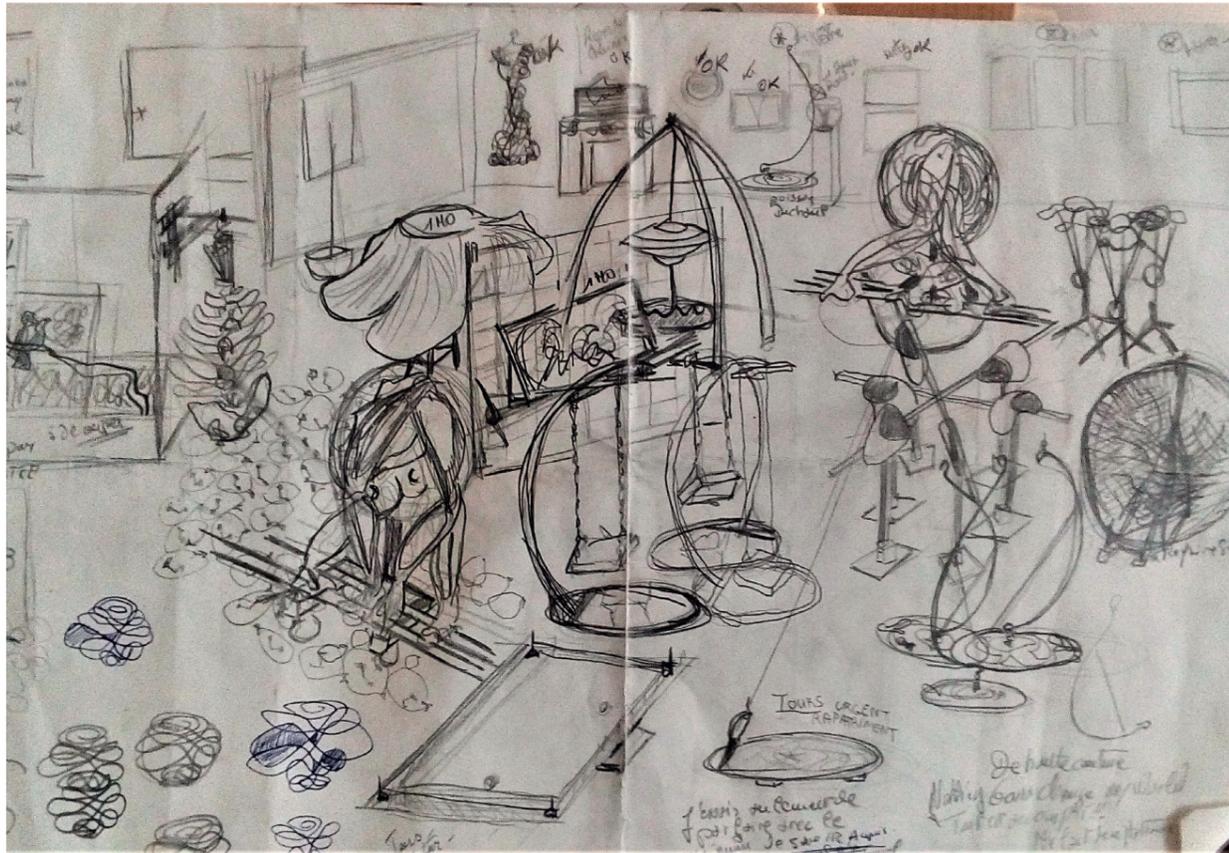
crédit photo: Florent Jalon.

Le travail de Cathy Jardon évoque les peintures austères des mouvements néo plastiques (De Stijl, Bauhaus, Suprématisme). Les abstraits américains semblent également avoir eu leur part d'influence. D'évidence, la peinture de Cathy Jardon est rigoureuse. Toutefois cette rigueur apparente est infléchie par des éléments perturbateurs, des accidents, des écarts. Les lignes, les surfaces ne sont ni strictement horizontales, ni strictement verticales. Derrière la rationalité se cache une certaine volonté de perturbation. Par des intervalles, des ruptures, Cathy Jardon crée des tensions, qui donnent naissance à des mouvements, des rythmes. Il ne s'agit pas d'erreurs. Tout semble calculé. Rien n'est le fruit du hasard. Entre ordre et désordre apparaissent des frictions, omniprésentes dans ce travail. Le chromatisme favorise une harmonie au cœur d'une apparente désharmonie et impose une cohérence visuelle au-delà des oppositions et contradictions plastiques. Un jeu de contraintes et de contrastes permet une mise en forme, impose une composition issue d'éléments discordants.

Exposition

«J'AI 800 ANS»

Frédéric lecomte



En mobilisant de multiples moyens plastiques, Frédéric Lecomte met en œuvre une réflexion sur la portée des images. Il se met en «désaccord» avec le réel pour dénoncer l'emprise nuisible des images sur la société.

Exposition

« J'AI
800
ANS »

Marc Molk, *Le Chagrin*, 2018, diamètre : 80 cm, huile et acrylique sur toile,



Marc Molk est né en 1972. Il vit et travaille à Paris. Peintre et écrivain, il développe une œuvre hybride où ces deux disciplines se répondent mêlant autobiographie et fiction. Il est l'auteur entre autres de *La Disparition du monde réel* aux éditions Buchet/Chastel. En 2014, il co-dirige le colloque *La Fabrique de la peinture* qui se tient au Collège de France. Sa communication a pour titre « *La raison sentimentale* ». Sa peinture articule plusieurs techniques dont la combinaison diffère selon chaque tableau. Il est également l'auteur de calligrammes fusionnant écriture et dessin.

Exposition

«J'AI
800
ANS»

Miquel Mont



Miquel Mont expérimente la peinture : ses supports, sa matérialité, ses formes et modes d'exposition. La facture et la matérialité de chacune de ses oeuvres, ses dimensions et sa présentation, invitent le regardeur à ne plus appréhender l'oeuvre comme un tableau, de façon strictement optique et frontale.

L'oeuvre de Miquel Mont se définit comme une recherche sur les conditions, les contextes et les limites de la peinture, de la conception de l'oeuvre à son exposition. Libéré de toute contrainte de représentation, ce travail poursuit avec séduction et dynamique une analyse et une exploitation des fondamentaux de la peinture. À partir du seul usage d'un vocabulaire et d'une grammaire radicalement ramenés à leur plus simple expression – couleur, matière, geste et support – chaque réalisation de l'artiste est une tentative de renouveler l'équilibre subtil entre le processus de mise en oeuvre et l'expérience première de vision, inhérente à la peinture.

Exposition

«J'AI 800 ANS»

Olivier Nottellet



© Olivier Nottellet dr



Lever la tête.

J'ai longtemps vécu à Metz où j'ai fait mes études. La cathédrale de Metz a été pour moi un repère fort, une imposante et lumineuse représentation d'un art total capable de vous submerger tout en vous offrant les surprises de détails savoureux. Sa couleur jaune qu'a su finement prolonger Chagall dans ses vitraux m'a marqué à jamais. Je ne suis pas croyant mais j'ai toujours été frappé par la faculté qu'induit l'élévation de ce bâtiment à nous faire lever la tête, à quitter la petite oblique du regard sur nos pas. C'est la communauté humaine que suppose la construction d'un tel édifice, tourné vers le haut, qui dépasse l'entendement. Entrer dans la cathédrale c'est accepter un rapport très mystérieux entre une expérience physique d'un corps perdu dans le vaste et sa tête levée qui se perd à mesurer toutes ces dimensions qui lui échappent.

Faire de l'art l'occasion de troubler le corps et l'esprit reste pour moi encore aujourd'hui le but principal.

Olivier Nottellet

Exposition

«J'AI
800
ANS»

Aïda Schweitzer, *Renaissance*, typographie découpée sur papier, textile et dentelle, LED, bois, dimension variable, 2019



Mise en espace pour la Galerie des jours de Lune, Metz, France

Remonter le temps de la Cathédrale Saint Etienne de Metz où l'épure s'entrecroise avec l'espace d'exposition, la mémoire est revisitée dans une version contemporaine et une temporalité entre patrimoine et création.

Une mise en lumière dans un ensemble de formes qui revisitent la dimension architecturale de la Cathédrale Saint Etienne de Metz, lieu de culte et de culture. A sa base à terre, une couronne brûlée en référence à l'incendie qu'elle a subi en 1877. Tel le phœnix qui renaît de ses cendres, l'œuvre s'élève dans des lignes pointant vers le haut. L'installation dont les matières laissent transparaître des percées de lumière filtrée en écho aux célèbres vitraux de l'édifice et sa clarté.

Rappelant les différentes étapes de transformation de l'édifice, formant un ensemble composé d'éléments dont l'interprétation s'articule en plusieurs parties, pour aboutir à une globalité où la part du sacré investie l'ensemble de l'œuvre.

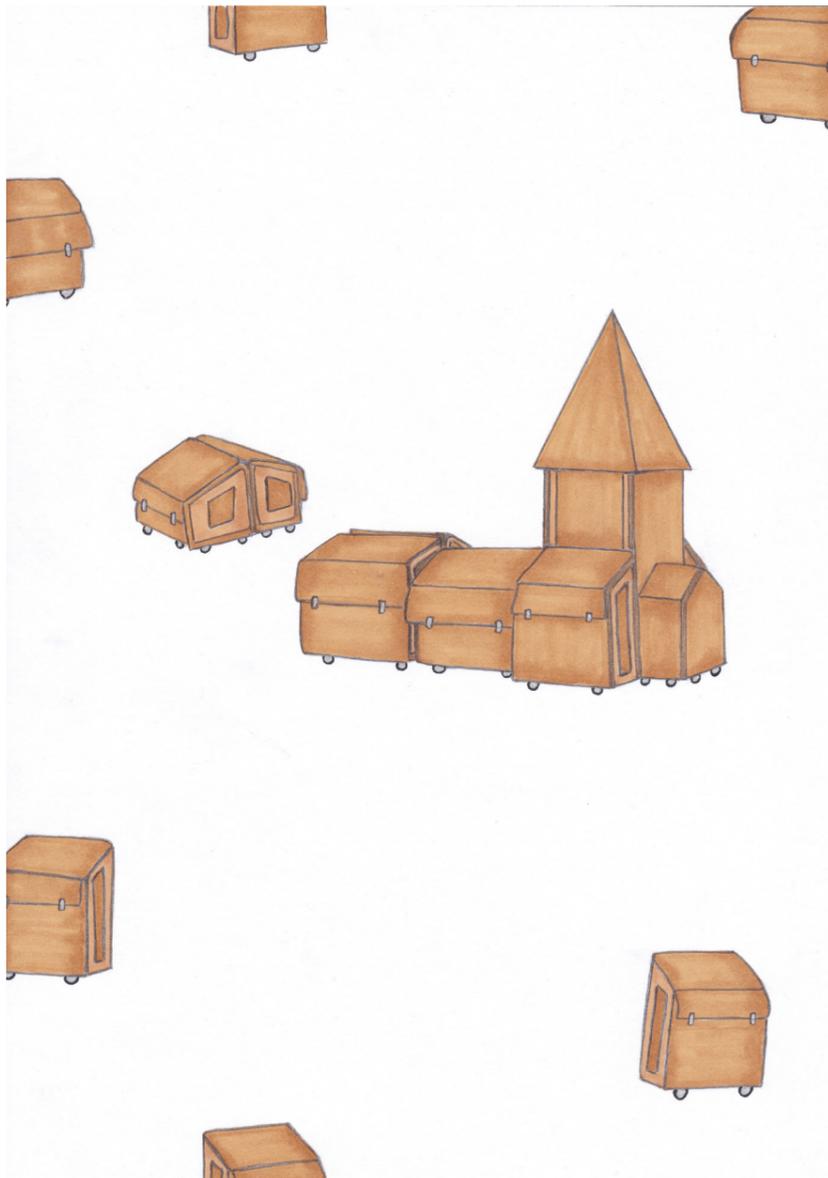
L'artiste a choisi d'intégrer des références au recueillement spirituel où l'intime habité par la liturgie dont le cheminement visuel questionne notre rapport au religieux à travers une lecture peuplée de symboles. La légende du Graouilly représentée par un œuf de dragon, une inscription qui remonte le temps dans une typographie gothique et pose le dialogue qui s'engage entre le public et l'œuvre.

Aïda Patricia Schweitzer est une artiste franco-égyptienne. Elle vit et travaille entre Luxembourg et Bruxelles. Engagée et féministe son œuvre nous plonge dans une intériorité poétique de lignes épurées, héritage de ses voyages en Asie. Privilégier l'intime où l'association de formes, de matières et de symboles s'entrecroisent. La mémoire revisitée, l'invisible et le visible sont intimement liés dans une approche quasi mystique. Dans ses performances les questions sociétales sur la condition de la femme occupent une place centrale.

Exposition

« J'AI
800
ANS »

Jeanne Susplugas, *All the world's a stage*, 2019, Série de dessins à l'encre, 24x17 cm



En 2013, Jeanne Susplugas réalise une installation monumentale, *All the world's a stage*, pour le Centre d'Art le Lait à Albi. Une « réponse » à la majestueuse Sainte Cécile qui fait face au centre d'art.

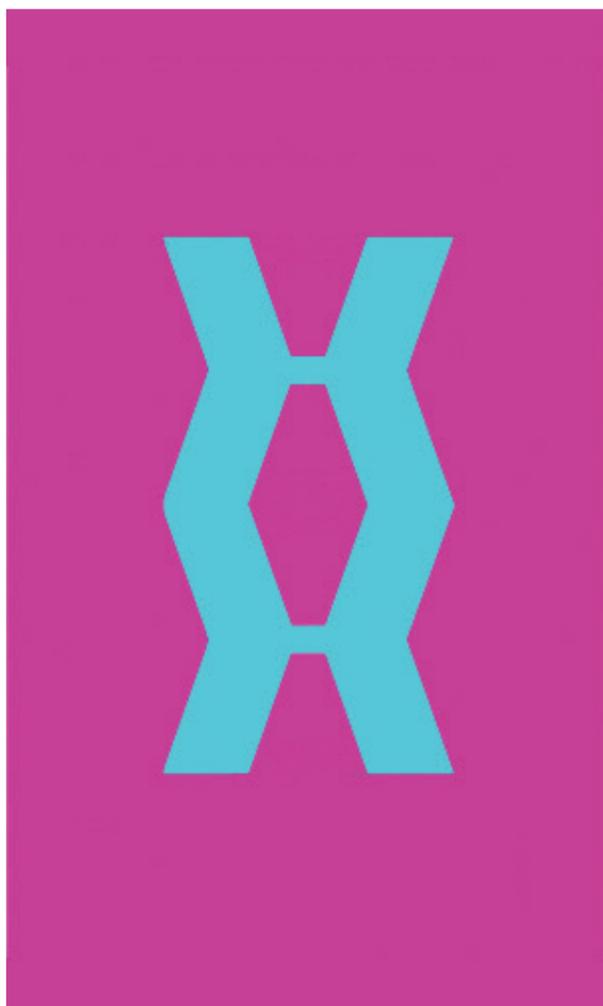
A la suite de l'incendie de Notre Dame, en avril 2019, elle débute une série de dessins de cathédrales revisitées en version modulable, démontable, faites de plusieurs modules sur roulettes.

Des édifices qui peuvent s'agencer en villages, en campements ou en structure unique.

Exposition

« J'AI
800
ANS »

Soizic STOKVIS, «Cyan, magenta», tirage unique sur film photosensible translucide, 77 x 128 cm.



Parmi toutes les cathédrales que j'ai eu le grand bonheur de visiter en France, je me souviens particulièrement de la Cathédrale Saint-Etienne de Metz, qui m'a impressionnée par son gigantesque drapé lumineux de vitraux multicolores, porté par une succession de structures élancées qui paraissent défier les lois de la physique et le passage du temps.

Dans mon « langage » abstrait, face à la grande complexité architecturale très rythmée de l'édifice, tout en élévation, il m'a semblé intéressant de me positionner en résonance et comme en contrepoint.

Dans mon travail de plasticienne (peintures murales et impressions sur différents supports) je suis fascinée par la relation de la forme à l'espace, à l'architecture, à la ville, aux signes sous toutes ses formes. Ma pratique renvoie à ces univers qui nourrissent par hybridation mes créations, issues de nombreuses étapes en amont par le biais de l'outil informatique.

L'oeuvre présentée « cyan, magenta » renvoie dans son essence au vocabulaire architectural de la cathédrale. Ses couleurs, grâce à un procédé photographique argentique ne sont pas imprimées en surface mais teintées dans la masse de la matière, rappelant la technique de coloration des vitraux.

Exposition

« J'AI 800 ANS »

Cyril Tricaud



L'annonciation est l'annonce faite à Marie de sa maternité divine par l'ange Gabriel. En faisant sien cet événement biblique ayant abondamment inspiré la peinture, depuis le IV^{ème} siècle jusqu'à nos jours, Cyril Tricaud entend s'inscrire à la fois dans l'histoire de l'art et dans celle de la chrétienté. Non par orgueil, mais par amour. Et non sans quelques ajustements malicieux, très personnels, et franchement décomplexés.

Réalisée au fusain, son annonciation émerge d'un mystérieux brouillard que le regard doit patiemment pénétrer. Le centre est délicatement mis en lumière. Cet éclairage poétique, ainsi que le drap accueillant la scène, créent les conditions d'une intimité. Et pour cause, le peintre raconte ici sa propre histoire. L'annonciation devient l'annonce de la paternité faite au père.

Cette brume étrange, enveloppante, mouvante, qui estompe la scène pour mieux la révéler, parcourue d'éclats, de filaments, constellée de poussières précieuses, tient autant de l'univers aquatique (voire amniotique ?) que cosmique (une nouvelle venue du ciel ?).

Coutumier des autoportraits, l'artiste s'est ici représenté deux fois. A gauche, il est assis et observe l'ange qui lui fait face avec sérieux. Il soutient son double allongé entre ses jambes, endormi. C'est un homme qui accouche d'un autre homme, de lui-même en père. Le peintre s'observe de l'extérieur,

sous différentes facettes, en témoin de sa propre vie. Une façon sans doute de prendre du recul, tout en fixant les étapes marquantes et universelles de l'existence. A droite du tableau, l'ange Gabriel provient d'un emprunt à Nicolas Poussin (1657). Son attitude est théâtrale et surprenante : ses doigts, s'ils désignent avec légèreté le destinataire du message divin, imitent aussi, comme le ferait un geste d'enfant, un pistolet pointé vers une cible.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de l'homme mort sur le champ de bataille, dans ce peintre étendu en T-shirt blanc. Mais à l'instar du Dormeur du val, le visage apaisé, tranquille et confiant dans son cocon magmatique modelé par la force des métamorphoses, il fait un somme...
